

# BLACK HOLE

Montagnes des Nakanai  
Nouvelle-Bretagne,  
Papouasie Nouvelle-Guinée

Texte Jean-Paul Sounier  
Photos Robbie Shone

---

© Petzl 2017



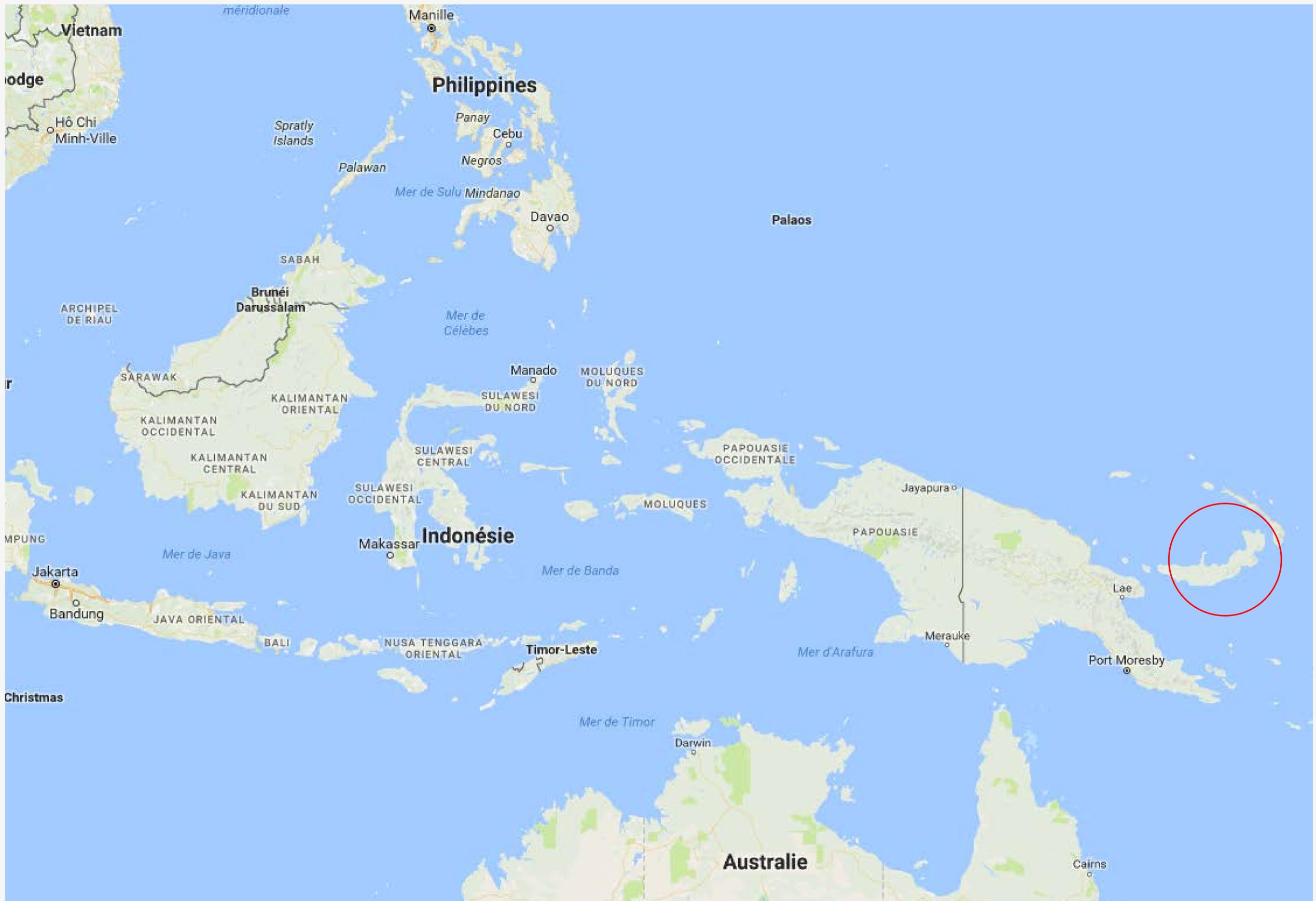
Access  
the  
inaccessible®



En janvier 2016, une expédition internationale de spéléologues s'est rendue sur l'île de Nouvelle-Bretagne en Papouasie Nouvelle-Guinée. Son objectif : trouver et explorer une cavité vue du ciel. Jean-Paul Sounier, chef d'expédition et instigateur du projet, nous emmène au cœur de la jungle papoue, dans cette aventure exceptionnelle.

*Participants :*

- *Jean-Paul Sounier, France ; chef de l'expédition.*
- *Robbie Shone, Royaume-Uni ; photographe de l'expédition.*
- *Jérôme Jouret, France.*
- *Clément Flouret, France.*
- *Guillaume Delorme, France.*
- *Jérémy Faurax, France ; médecin de l'équipe.*
- *José Gambino Loureiro, Espagne.*
- *Jabier Garcia, Espagne.*
- *Al Warild, Australie.*



Prologue

**Black hole,  
trou noir en  
anglais.**

---



Il ne serait pas illégitime de baptiser une expédition spéléologique avec ces deux mots « Black Hole », puisque la spéléologie est bien l'exploration de cavités souterraines naturelles où ne pénètre aucun photon. Un monde sans lumière. Et puis, à l'évocation de ces mots, on pense aussi à ces étranges objets célestes dont l'intensité du champ gravitationnel est telle qu'elle empêche toute forme de matière ou de rayonnement de s'en échapper. Les gouffres exercent peut être une si forte attraction sur les spéléologues, que cela justifierait de nommer ainsi une expédition ? En fait, l'explication est plus simple... Pour l'avoir, effectuons un petit saut de quelques années dans le passé.

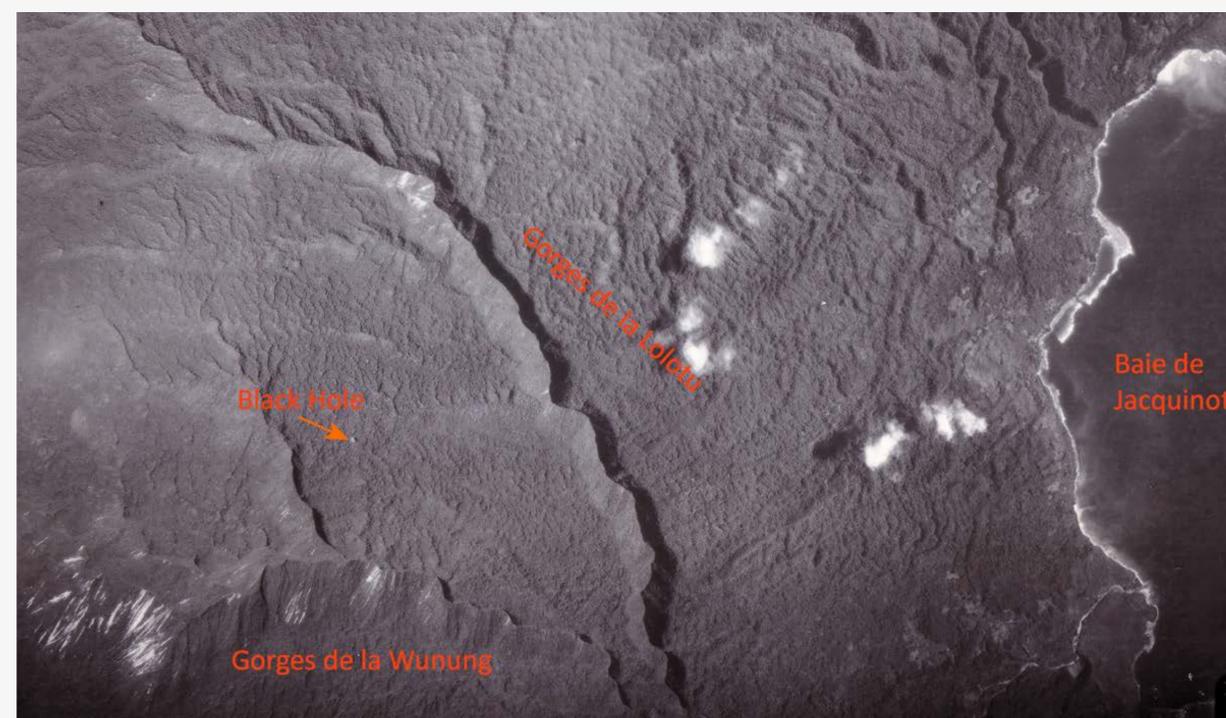
En 1980 et 1985, eurent lieu en Nouvelle-Bretagne - la deuxième plus grande île de l'archipel formant la Papouasie Nouvelle-Guinée - les deux premières expéditions spéléologiques françaises dans les montagnes des Nakanai, un massif calcaire d'environ 4000 km<sup>2</sup>. À cette époque, on disposait pour les recherches de cavités, de photos

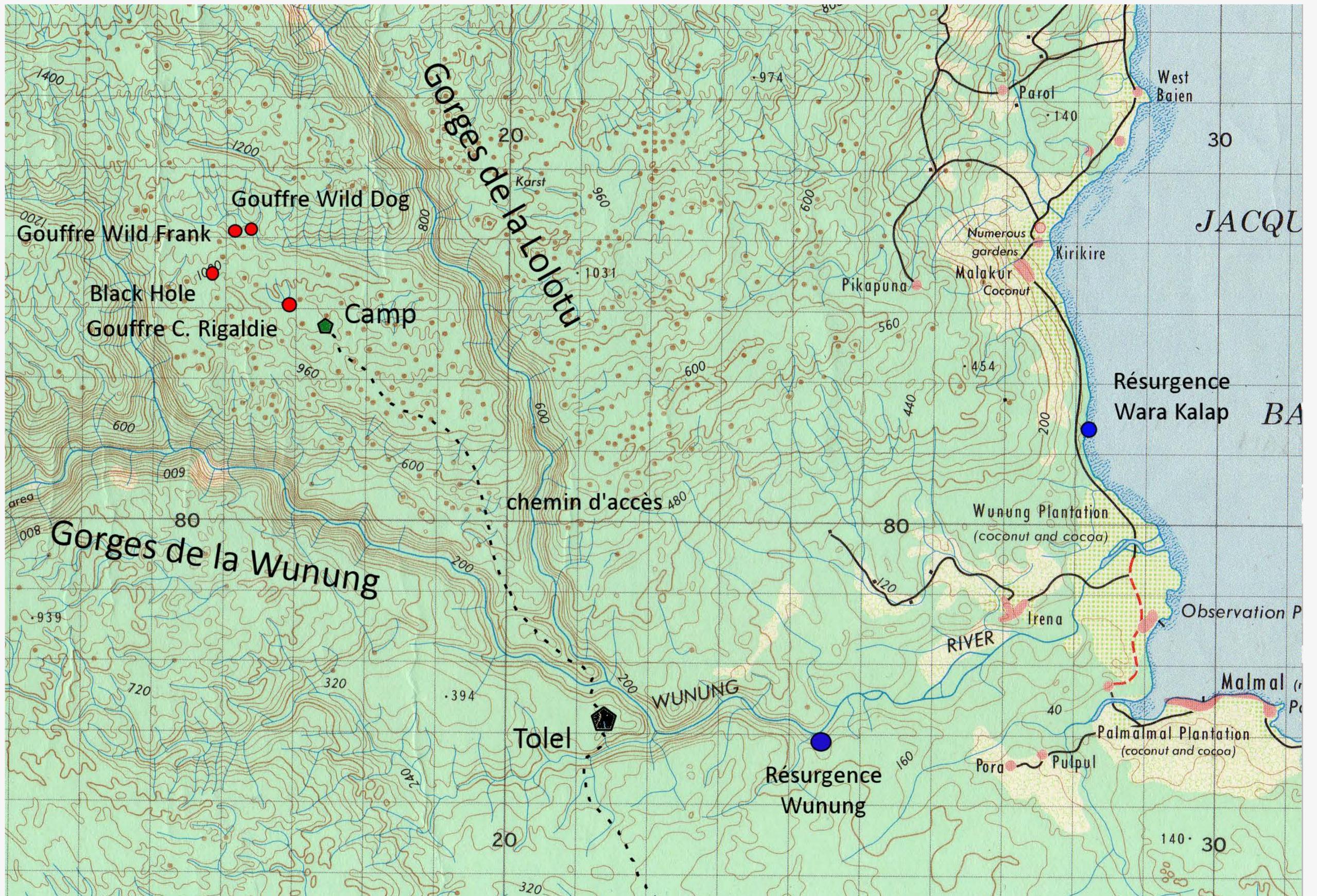
aériennes. Sur ces documents, les gros puits de surface, qui caractérisent ce karst recouvert d'une forêt primaire, apparaissaient comme des ronds noirs, de plus ou moins grandes tailles. Ainsi repérés, les puits géants de Naré, Kururu, Poipun, et Bikbik Vuvu reçurent la visite des spéléologues. En 1988, j'effectuais un vol de reconnaissance en hélicoptère sur la zone comprise entre les gorges de la Galowé, à l'est, et l'immense entaille de la Wunung, à l'ouest. Alan Rohl pilotait l'appareil ; nous cherchions à survoler une méga-doline située entre ces deux gorges. Elle s'avéra n'être qu'un immense « bol » sans rivière au fond, donc un objectif peu intéressant pour notre expédition. C'est alors qu'Alan me déclara avoir survolé un puits imposant dans ces parages, mais hélas, il ne parvint à le retrouver. Lors de la suite du vol qui nous amena à suivre le canyon de la Wunung, je fus surpris de constater qu'à l'inverse des gorges de la Galowé aucune rivière ne dévalait cette entaille de 1000 mètres de profondeur. D'où provenait donc l'eau qui sort à l'embouchure du fleuve côtier Wunung ? En fait,

la résurgence de la Wunung se révéla au détour d'un des derniers méandres, peu avant la mer. Mais les années suivantes furent consacrées à d'autres objectifs que cet immense karst recèle, Muruk, Ora, Mageni, Wowo et j'oubliais la Wunung et le mystère de son cours d'eau fantôme.

Au cours de l'été 2014, après une expédition sur un autre karst de la Nouvelle-Bretagne, je recherchais un objectif intéressant pour revenir sur les montagnes des Nakanai. En regardant mes photos aériennes, précieusement conservées depuis les expéditions des années 80, je remarquais sur un plateau en rive gauche du canyon de la Wunung une tâche noire et blanche évoquant un puits de surface. Pourrait-il s'agir de l'abîme vu par Alan Rohl ? Google Earth ne proposant pas sur cette zone de vues satellites de bonne définition, je basculais sur un autre site d'images satellites, Bing. Je constatais avec joie que la région était couverte par des images de très bonne définition. Avec frénésie, je déplaçais le curseur vers le phénomène

vu sur les photos aériennes pour découvrir un trou noir de près de 100 mètres de diamètre ! Aucun grossissement de l'image ne me permettait de voir le fond. Que pouvait révéler ce mystérieux trou noir inexploré ? Découvrir un plateau vierge de toute exploration et traquer ses circulations souterraines, quelle passionnante perspective ! Une autre information importante, que me révélèrent les images satellites, était la présence d'un village en rive droite de la Wunung, qui constituerait une base de départ idéale vers le plateau où se situait ce mystérieux puits baptisé tout naturellement... Black Hole !

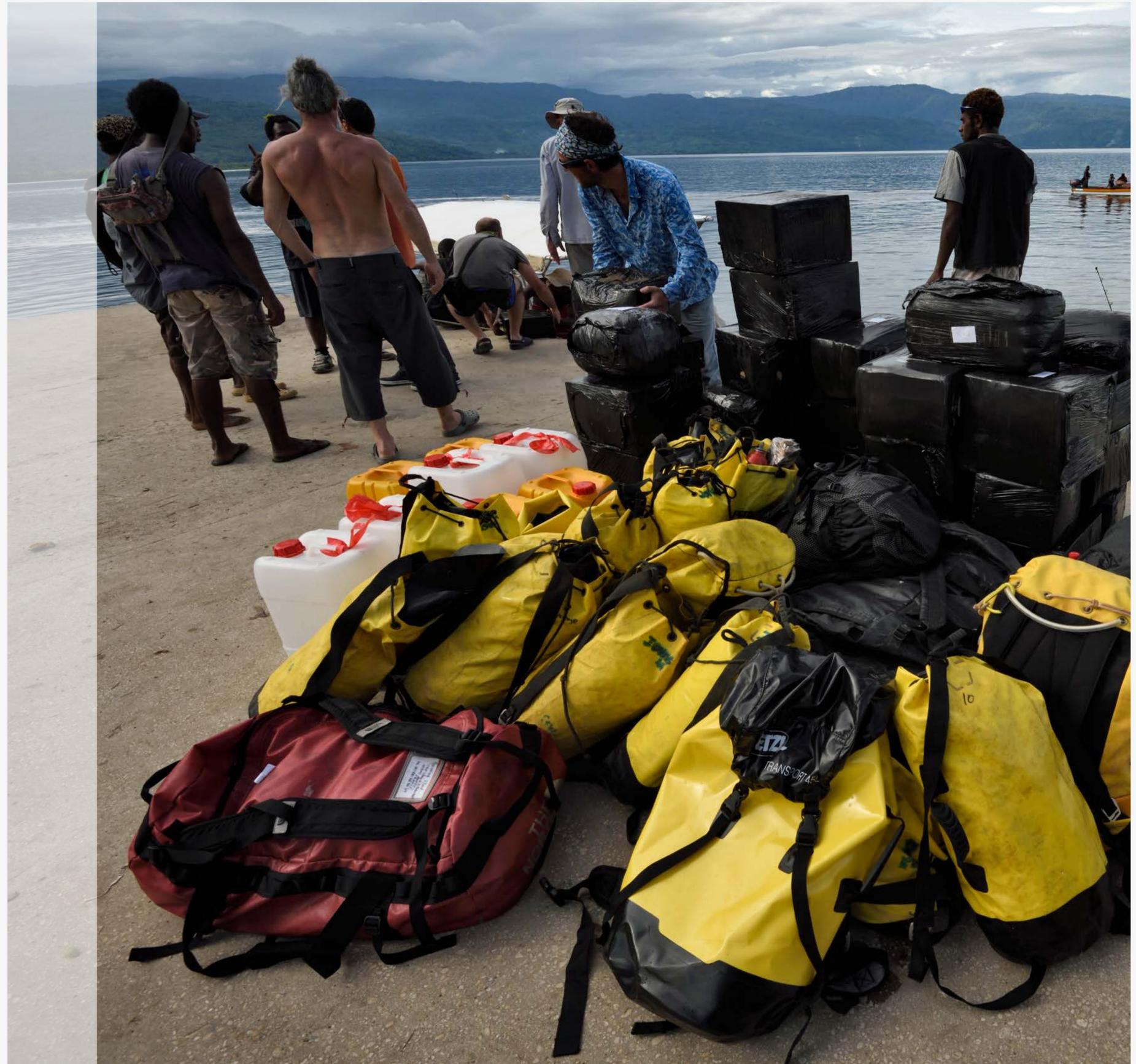




Chapitre 1

**Le 22 janvier,  
débarcadère de  
Palmalma...**

---



**C**ertains sont arrivés en avance. Jérôme et Clément se sont portés volontaires pour atterrir dès le 13 janvier à Kokopo, capitale provinciale de la Nouvelle-Bretagne afin d'acheter vivres et matériel divers pour le camp. José et Jabier se sont aussi portés volontaires pour venir en précurseurs. Je les avais chargés d'une reconnaissance sur le terrain, à savoir : se renseigner sur le village repéré sur les photos satellites, son nom, l'accès, puis s'y rendre et interroger les Papous sur les cavités qu'ils connaissent et collecter d'éventuelles informations sur le plateau qui nous intéresse.

Alors que nous débarquons notre cargaison, José, le visage bronzé illuminé par un large sourire, me confirme les informations qu'il m'a envoyées. Le village inconnu s'appelle Tolel; la vaste plantation d'arbres à palme visible sur les photos satellites s'est encore étendue; il est possible en camion de la traverser par des pistes et parvenir ainsi à 1 heure 30 à 2 heures de marche du village.

En ce qui concerne la logistique locale, le meilleur intermédiaire est Iggie Madapia, propriétaire de la Guesthouse Delawin. C'est là que nous nous installons. Nous y rencontrons Jennifer Gabriel et Michael Wood. Ils sont tous deux de nationalité australienne. Je ne connais Jennifer que par emails ou téléphone aussi suis-je ravi de la rencontrer. Nos échanges portent sur la possibilité de classer les montagnes des Nakanai en Héritage Mondial pour leurs richesses spéléologiques mais aussi biologiques. Avec Michael, ils réalisent une étude anthropologique qui pourra peser en faveur du classement, avant que des projets de carrières, de plantation d'arbres à palme et de déforestation ne finissent par défigurer le karst.

Nous recevons la visite de Joe Tally qui est originaire du village de Tolel. Il se présente comme conseiller auprès du conseil administratif de Palmal et se propose de nous accompagner à Tolel afin de nous aider dans nos futures tractations avec la population. Nous acceptons avec joie, sachant qu'il

est parfois difficile dans les villages reculés de cette région de faire comprendre aux autochtones que notre passion des cavernes n'a rien à voir avec une quelconque activité commerciale.



## Chapitre 2

# Arrivée à Tolel

---



**L**e sentier traverse un ruisseau utilisé comme unique point d'eau par les habitants puis monte le long du flanc de la montagne et lorsque la pente s'adoucit, les premiers toits deviennent visibles. On atteint un vaste pré bordé de quelques bâtisses en bois. La première est l'école et comme nous sommes pendant les vacances scolaires, les Papous y déposent nos sacs et nous proposent de l'utiliser pour y séjourner. L'école est des plus basiques : trois petites salles où sont alignés de sommaires bancs en bois. Nous avons à peine le temps

de poser nos sacs, boire et casser une croûte que les Papous nous invitent à les suivre pour la réception de bienvenue. Au sommet d'une petite pente, se dévoile l'ensemble du village. Des huttes de différentes tailles et orientations se répartissent autour d'une large étendue mi herbeuse mi boueuse. L'une de ces constructions est plus longue et, en approchant, je reconnais la Haus Boi, la maison des hommes. Au nord, le plateau recouvert de forêt vierge, qui ferme l'horizon, n'est autre que celui où se trouve le Black Hole.





Pour la cérémonie de bienvenue, nous sommes accompagnés par un groupe de Papous. Les femmes et les enfants ont revêtu une robe de feuilles. La plupart des hommes portent des tiges de feuilles et ils sont trois à rythmer la marche au son de leur kundu, un petit tambour de fabrication locale. Une mélodie répétitive accompagne notre procession à travers le village. Soudain, deux Tumbuans font leur apparition. Ce n'est pas la première fois que j'assiste à une cérémonie au cours de laquelle se manifestent les Tumbuans, mais je suis toujours impressionné par ces hommes déguisés. De leur corps recouvert de longues feuilles de cocotier, ne dépassent que les bras et les mains. L'une d'elle tient un bâton. D'autres feuilles recouvrent leur tête, coiffée par une sorte de bonnet décoré de sept bandes circulaires de couleurs différentes : vert, jaune, violet, rouge, blanc, noir et jaune. Les Tumbuans se mettent à virevolter d'un côté puis de l'autre ce qui a pour effet de vriller leur longue parure de feuilles. Ils nous accompagnent jusqu'à la Haus Boi et continuent pendant un long moment à danser, toujours ac-

compagnés des chants et du son des tambours. Puis tout s'arrête : c'est le moment des discours de bienvenue. Joe explique les raisons de notre présence. Paul, le Bigman du village fait un long discours en Mengen, Joe traduit au fur et à mesure. Puis, nous devons nous présenter chacun à notre tour. En tant que team leader, j'ai droit à un collier de Kina. La cérémonie s'achève et nous regagnons l'école pour nous y installer. Je suis agréablement surpris par l'accueil des villageois mais aussi par la beauté et la propreté de Toel.

Nous faisons la connaissance de John Lole qui parle bien anglais. C'est lui qui va nous accompagner durant notre séjour sous la forêt. Nous profitons des derniers rayons du soleil pour admirer le site. José me fait part de sa reconnaissance tout en m'indiquant les lieux correspondants. De là où nous sommes, nous pouvons voir le plateau du Black Hole ainsi que la confluence d'un autre canyon avec celui de la Wunung. Les Papous appellent cette gorge, également à sec, Lolotu. José

me dit qu'en amont, les parois de la Wunung sont très raides et qu'il n'est pas question de grimper ces flancs abrupts. Il pense qu'une des possibilités d'atteindre les environs du Black Hole est de monter le thalweg de la Wunung pour ensuite obliquer dans une gorge que les Papous nomment Lola et de grimper en rive gauche. De par mes expériences passées, je sais que cette solution est mauvaise. Des ressauts verticaux peuvent nous barrer la route et, surtout, nous ne sommes pas à l'abri d'une crue subite qui nous balayerait tels des fétus de paille. En revanche, depuis la jonction de la Wunung avec

la Lolotu, le relief monte régulièrement et je pense que la voie d'accès est par là. C'est ce que John nous confirmera dès le lendemain.

Nous avons décidé de nous séparer en deux équipes. Clément, Guillaume, Al, Jabier vont rester à Tolel afin d'explorer des cavités connues des Papous et situées non loin du village. Jérôme, Robbie, José et moi allons monter sur le plateau afin de trouver un emplacement pour le futur camp et atteindre le Black Hole.



Chapitre 3

**Vers le camp de base**

---



**L**e mardi 26 janvier, nous nous mettons en route à 8 h 15. John nous a conseillé d'avoir quatre Papous pour tailler le chemin. Aussi est-il accompagné par Bruno, Ismael et Herman, un oncle de John, plus tout jeune mais qui va se révéler être un expert de la machette. Cinq porteurs complètent l'équipe. Le sentier que nous prenons est celui qui mène au village d'Irina, situé sur la côte. Les derniers 100 mètres de dénivelé sont très raides ; il ne s'agit pas de glisser et dévaler la pente ! Nous atteignons le thalweg de la Wunung. De chaque côté, les pentes boisées s'élèvent vers le plafond nuageux. Privée du murmure ou du rugissement d'un cours d'eau, l'imposante gorge est étrangement silencieuse dans ce pays où il tombe environ douze mètres d'eau par an ! J'ai le même sentiment d'incompréhension éprouvé 28 ans auparavant alors qu'à bord de l'hélicoptère je scrutais l'apparition de l'émergence de la Wunung. Nous descendons vers l'aval pour atteindre une jolie cascade formée par le cours d'eau où se ravitaillent les habitants de Toel. Un petit lac s'est formé à la base de la chute.

Curieusement l'eau ruisselle non pas vers l'aval, ce qui serait logique, mais vers l'amont pour se perdre entre les galets. Décidemment, le mystère de la rivière fantôme de la Wunung ne fait que s'épaissir !

Nous faisons le plein de nos gourdes, puis, alors que nous nous apprêtons à lui indiquer un éventuel itinéraire repéré sur la carte pour gravir la pente en rive gauche, John nous dit qu'il y a une sente déjà taillée. Nous le suivons. Les 200 premiers mètres de dénivelé sont là aussi très raides. Il y a peu d'arbustes pour s'aider des mains, de plus, le sol est boueux et par endroits instable. Il fait chaud, nos sacs sont lourds, nos pieds ont du mal à assurer une bonne prise, bref, je retrouve les délices des progressions de surface papoues ! La pente s'adoucit enfin. Je rejoins John et son équipe près de pieux plantés pour former un abri sommaire. Devant mon étonnement, John m'explique qu'ils vont de temps en temps chasser le sanglier sur ces pentes. D'où la présence d'un sentier d'accès.

Nous reprenons la marche, en suivant toujours le vague sentier. Du coup, la progression est rapide. Vers l'altitude de 500 mètres, nous quittons la zone de chasse des Papous. Nous remontons la large croupe formée par la confluence des deux gorges. La pente n'est pas trop raide ; une belle forêt occupe ces pentes aussi le sous-bois très clairsemé n'oppose-t-il que peu d'obstacles à notre avance. Puis la pente devient plus raide. Les Papous coupent de temps en temps pour faciliter la progression. A 13h30, nous atteignons le plateau, l'altitude est de 700 mètres. « Plateau » dans les montagnes des Nakanai ne signifie pas surface plane. Nous sommes sur un karst tropical et si le calcaire recouvert de boue et d'une végétation luxuriante est quasi invisible, l'érosion n'en a pas moins créé le fameux relief de karst à dolines jointives. Le profil de progression est en montagnes russes. De plus, des bambous ont fait leur apparition. Du coup, les coups de machette s'intensifient. La marche ralentit. A 14h30, à l'altitude de 770 mètres, nous décidons de nous arrêter et ce pour plusieurs raisons.

Les Papous doivent se construire un abri ; nous devons trouver deux arbres correctement éloignés pour installer nos hamacs. Une fois nos bâches tendues entre les deux arbres nous pourrions collecter de l'eau grâce à la pluie, normalement quotidienne. Elle tombe dès 16 heures. N'ayant rien pour nous occuper, nous nous glissons dans nos sacs de couchage peu après le coucher du soleil et je fais enfin ma première bonne nuit depuis mon arrivée chez les Papous.



Le lendemain matin, nous nous mettons en route à 8 heures. Notre cap est nord-ouest mais je laisse aux Papous le choix de l'itinéraire pour contourner les innombrables dolines, les chablis ou les zones de bambous denses. Nous avançons à bonne allure, car John et Herman jouent efficacement de la machette et le cheminement qu'ils choisissent évite de trop monter et descendre.



Au bout de deux heures de marche, nous nous mettons en quête d'un emplacement de camp. Les contraintes sont nombreuses ; le site du futur camp ne doit pas être trop éloigné de Tolet de façon à permettre aux porteurs de l'atteindre en moins de

7 heures de marche, mais il ne doit pas être trop loin du Black Hole. L'emplacement doit être assez vaste pour permettre d'installer une grande tente, 9 hamacs et plusieurs cabanes pouvant loger au total une trentaine de porteurs. L'idéal serait qu'il soit au centre du plateau délimité par les gorges de la Wunung au sud, de la Lolotu à l'est, de la Lola à l'ouest et un gros thalweg au nord. Mais au fur et à mesure que nous nous avançons vers le centre du plateau, le relief reste trop accidenté ; les crêtes séparant les dolines ou les thalwegs sont trop étroites. Peu avant midi, nous trouvons enfin un endroit qui conviendrait mais encore un peu loin du Black Hole. Nous nous accordons une heure de marche et si nous ne dénichons rien de mieux, nous reviendrons. Moins d'une heure plus tard, nous trouvons un meilleur emplacement, à l'altitude d'environ 940 mètres ; nos GPS donnent une distance de 1,78 km en ligne droite pour le Black Hole et quand je demande à John si la distance à Tolet convient pour la logistique de portage, il acquiesce. Deuxième nuit entre deux arbres.

## Chapitre 4

# Autour du gouffre

---



**J**eudi 28 janvier, n'ayant pas assez de vivres pour tous les Papous, j'en renvoie six à Tolel. Il reste John, Herman et Nelson. Après avoir aiguisé leurs machettes ils se mettent résolument en marche et nous leur emboîtons le pas. Le cap est de 270 degrés mais, comme la veille, ils choisissent le cheminement afin de faciliter la taille et les effort. José ou moi, GPS et boussoles en main, corrigeons le cap de temps en temps... Le plateau monte avec un faible gradient de pente, mais nous devons parfois traverser des thalwegs ; les Papous progressant toujours droit dans la pente, nous avons droit à quelques belles glissades sur les pentes boueuses. Les bambous se font plus nombreux, nécessitant plus d'effort de taille. Je me souviens de mes premières expéditions sur les Nakanai durant lesquelles la progression sous la haute canopée était facile ; hélas, en 1997, un violent cyclone a sérieusement endommagé la forêt, les pires dégâts étant au-delà de l'altitude de 1200 mètres. Plus bas, les vents ont été moins violents mais lorsque je lève la tête vers le sommet des arbres, je constate qu'ils ont

peu de branches et qu'il n'y a donc plus de continuité dans la canopée. Le résultat est qu'avec plus de lumière certaines plantes se sont développées, dont les bambous. Ceci-dit, le cyclone a sévi il y a 19 ans et, depuis, le feuillage s'étant intensifié, les bambous sont en régression.

- *Combien nous reste-t-il à faire, me demande Jérôme.*

*Je regarde le GPS.*

- *543 mètres.*



Enfin, nous nous approchons de l'objectif tant rêvé. 300 mètres, 250... Malgré les efforts des Papous pour garder la direction que nous leur montrons d'un geste du bras, l'itinéraire n'est pas en ligne droite. Plus que 80 mètres. Je regarde devant mais je ne distingue toujours rien entre les troncs d'arbres. Pourtant un tel abîme devrait se deviner de loin. Y-aurait-il une erreur de coordonnée ? Encore 50 mètres. Nous franchissons le sommet d'une butte et là ça y est ! Entre les quelques troncs, nous apercevons une vaste dépression.

Nous avançons maintenant tels des assoiffés dans le désert s'approchant d'un puits d'eau salvateur, stoppés net par le vide d'un gigantesque gouffre. John qui est devant se retourne vers nous et son regard exprime un grand, un très grand étonnement.

- *So big, dit-il.*

Je ne peux qu'acquiescer d'un signe de tête. Nous sommes sur le bord sud-est de l'abîme et ce n'est

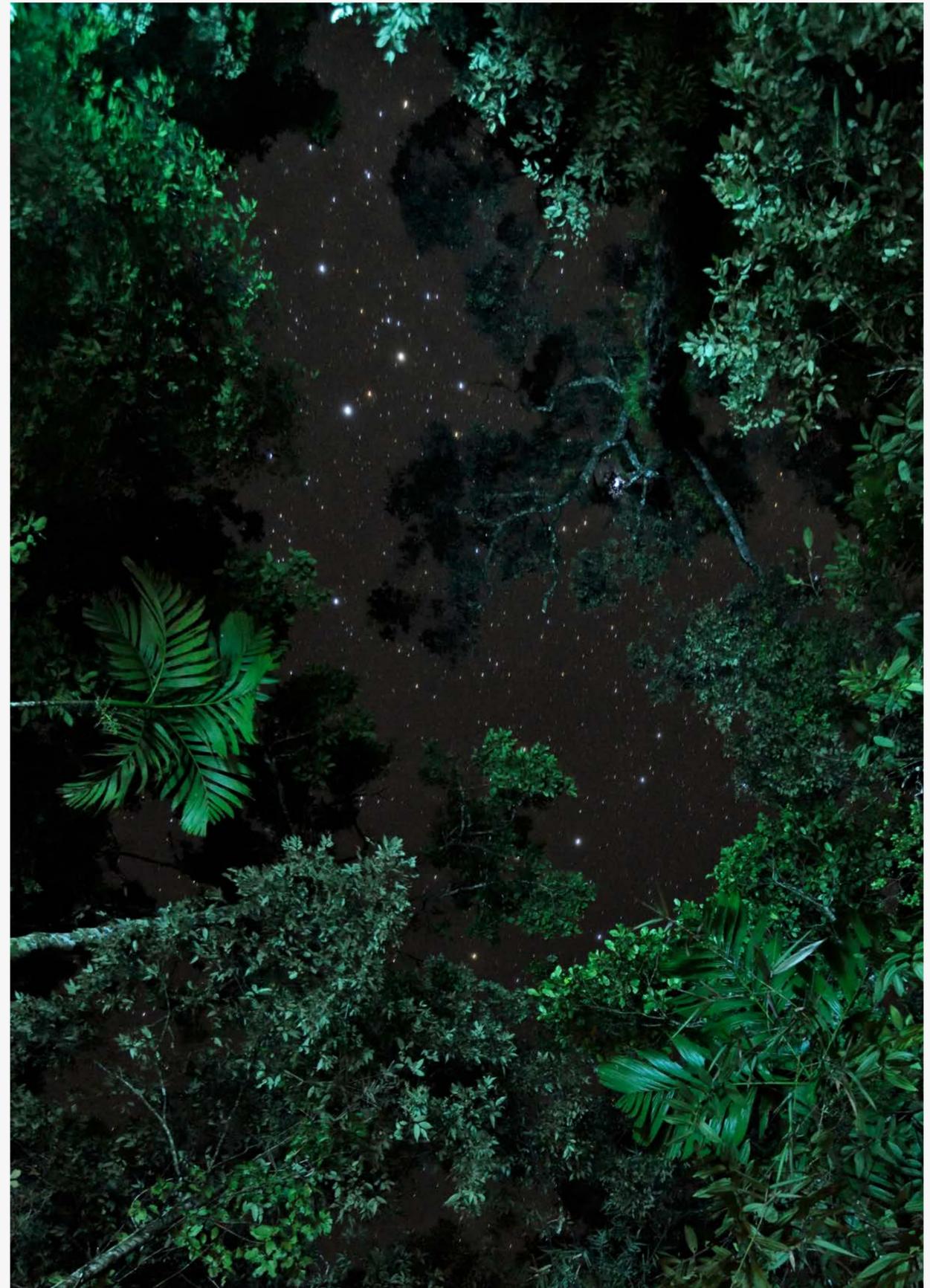
ni le point haut ni le point bas. La plus grande verticale du Black Hole est vers le nord. La plus petite est au sud. La profondeur que nous estimons est d'environ 100 mètres à partir du bord bas du puits, 150 mètres pour le bord haut. Le diamètre estimé du gouffre est d'environ 150 mètres. Nous voyons bien le fond occupé par un éboulis en pente recouvert de bananiers sauvages et d'autres arbustes ; le Black Hole ne mérite donc pas son nom. Je suis un peu déçu qu'il ne soit pas plus profond. Mais de là où nous sommes nous percevons ce qui semble être le bruit d'un ruisseau et, vers l'aval, un porche noir est bien visible. Serait-il l'accès aux profondeurs inviolées de l'abîme ? La base du puits est-elle bien parcourue par un cours d'eau ? Comme s'il avait deviné ma pensée, Herman se tourne vers moi.

- *Wara, wara , répète-t-il, étonné que sur ce plateau calcaire où, à l'exception de rares trous d'eau, l'eau est absente, il puisse entendre le murmure d'un ruisseau.*

Nous nous déplaçons vers le point bas, le déversoir comme nous l'appelons, pour estimer les contraintes du futur équipement de descente. En ayant vu assez, nous rebroussons chemin et en une heure de marche rapide, nous atteignons le camp. Demain nous retournerons à Tolel pour organiser la venue du reste de l'équipe. Cette nuit-là, un long hurlement, un peu semblable à celui d'un loup, trouble l'habituel concert de sons nocturnes. Le hurlement se termine par un jappement. Au réveil je demande à John quel a pu être l'animal responsable d'un tel hurlement.

- *Wild Dog, me répond-il.*

Et de préciser qu'il existe des gros chiens sauvages dans ces forêts. C'est la première fois que j'entends un tel hurlement dans la forêt des montagnes des Nakanai. John m'assure que nous ne risquons pas d'attaque de la part de ces animaux.



Chapitre 5



**S'organiser**

---

**C**a y est, nous sommes enfin opérationnels ! Le portage par les Papous s'est déroulé avec succès malgré le manque suffisant d'effectifs pour le réaliser en une seule fois. D'ailleurs Al et José sont restés au village pour organiser le deuxième groupe le surlendemain. Au camp, il faut désormais s'organiser pour avoir le maximum d'efficacité pour les semaines suivantes. En premier lieu, ranger tout le matériel d'exploration et aussi gérer

l'intendance. Les batteries des lampes frontales et des perforateurs sont mises en charge. Cela nous occupe toute la première journée. Le diner rassemble toute l'équipe et c'est le moment de discuter du programme du lendemain. Une personne non coutumière des expéditions spéléologiques penserait sans aucune hésitation que le chef d'expédition distribue les rôles, un peu comme à l'armée ! Mais il en est tout autre...



D'abord les spéléologues sont certainement parmi les individus les plus réfractaires à toute forme d'autorité verticale. Ils ne sont certes pas anarchistes, mais plutôt individualistes pour ce qui les concerne personnellement, tout en reconnaissant que leur activité requiert une forme d'organisation collective. Ensuite les participants à une expédition spéléo sont là non pas pour un salaire mais pour assouvir leur passion. Il n'y a donc pas d'autorité de fonction comme lorsque une rémunération financière est la principale motivation. Enfin, ce n'est pas ma façon de fonctionner. J'exerce les fonctions

de chef d'expédition car j'ai été l'initiateur du projet et mon expérience en Papouasie joue en ma faveur. Mais la première chose que j'ai tenu à clarifier est : « nous sommes tous en vacances ! ». Mon rôle est de proposer des buts d'exploration mais la plus grande liberté demeure. J'ai toujours agi de la sorte et cela a toujours bien fonctionné. Au fond de moi, je n'aime pas le terme « chef d'expédition », le mot chef faisant trop référence à l'armée, aux entreprises fonctionnant sur des bases archaïques.

Je propose des explorations en parallèle du Black Hole et d'un gouffre, le Wild Dog, que nous avons découvert au cours d'une rapide prospection vers le nord. La première question est : qui veut faire une explo et avec quel objectif ? Les équipes se forment sur différents critères. Il y a bien sûr les affinités entre les participants, mais j'ai insisté sur le fait que les groupes ne soient pas toujours constitués des mêmes participants. Je sais que ce n'est pas évident en raison du caractère international de l'équipe. Certains ne parlent ni anglais ni espa-

gnol. Mais le choix d'aller dans un gouffre plutôt qu'un autre tient surtout à l'objectif lui-même. Le gouffre Wild Dog semble être une cavité prometteuse puisque le jour de sa découverte nous nous sommes arrêtés au sommet d'un puits d'une dizaine de mètres. Le Black Hole est un objectif plus prestigieux. Al et les espagnols choisissent le Black Hole. C'est une équipe de Français qui va s'attaquer au Wild Dog.





Les équipes sont formées, l'étape suivante est la préparation matériel. Comme nous en sommes qu'aux premières explorations, nous n'avons que l'embarras du choix. Toutes les cordes et les amarages sont disponibles sous la bâche qui constitue la « tente matériel ». Nous avons à notre disposition environ 800 mètres de corde et un grand nombre d'amarrages, cordelettes Dyneema<sup>®</sup>, mousquetons, plaquettes, goujons. Mais nous savons que si l'exploration est longue, il faudra gérer la diminution des stocks et certainement organiser un portage pour acheminer le surplus laissé à Tolet.

De même, la découverte d'un gouffre profond nécessitant beaucoup de matériel nous obligera au déséquipement de cavités moins prioritaires.

## Chapitre 6

# Une grande séance photo

---

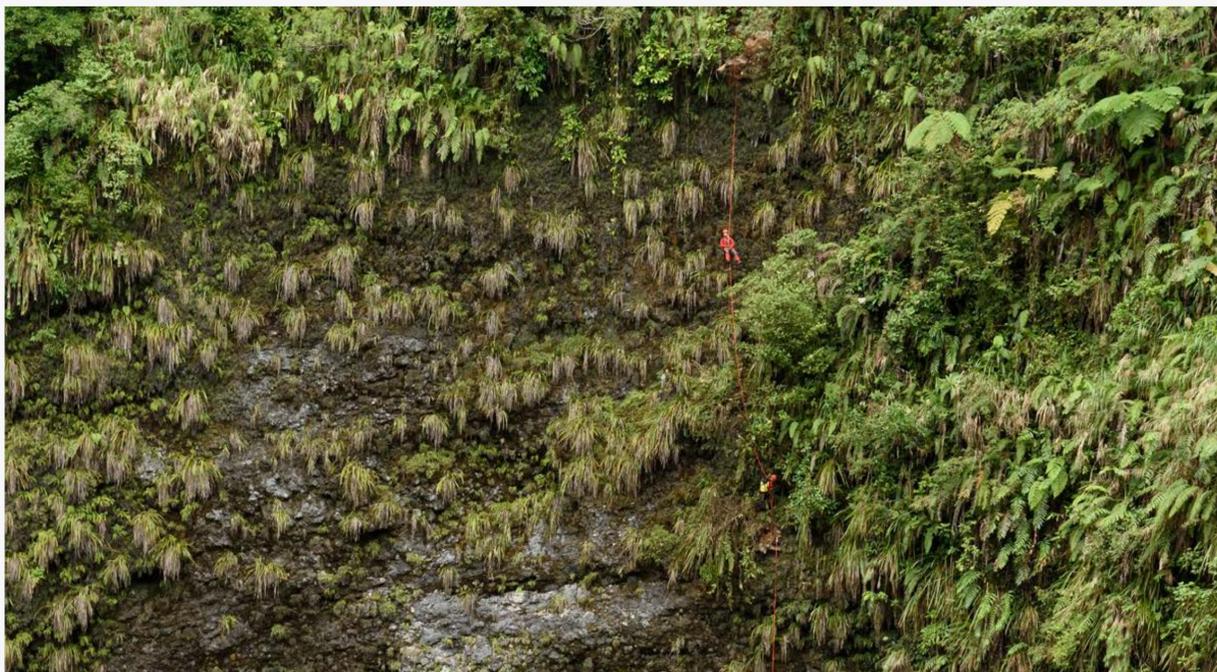


**L**e lendemain, en compagnie de Jérôme, Jérémie et Guillaume, je réalise une belle exploration au gouffre Wild Dog. En revanche, l'équipe du Black Hole est moins enthousiaste que nous. Le Black Hole n'est, comme je le craignais, qu'un puits aveugle, c'est-à-dire sans accès à un réseau souterrain. Al a équipé la verticale à partir du point bas de son pourtour et a pris pied 60 mètres plus bas sur un éboulis en pente. Il a atteint le porche mais hélas, ce n'est qu'une alcôve.



Quelques jours plus tard, je suis sur la lèvre du puits géant. A part Jabier qui, indisposé, est resté au camp, toute l'équipe est présente autour du Black Hole puisque c'est le jour de la grande séance photo. José qui a équipé la grande verticale deux jours auparavant doit descendre par cette voie en compagnie d'Al et de Jérémie. Robbie photographie cette descente en étant, avec moi, au départ de la plus petite verticale qui se situe exactement en face du grand à-pic. Jérôme, Clément et Guillaume doivent topographier la cavité. Pendant la séance photo, j'ai tout le loisir d'admirer ce site majestueux. Tout autour, la forêt capitule devant la verticalité des parois. Des fougères parviennent à s'accrocher aux murs de calcaire où, par endroits, la cicatrice d'un éboulement témoigne de la lutte incessante que livre l'érosion. Par ci, par là, un arbuste réussit à pousser, puisant, je ne sais où, les nutriments nécessaires à sa croissance. Face à nous, la corde orange est nettement visible et nous pouvons suivre son parcours depuis la forêt qui coiffe la crête jusqu'au tapis de plantes qui a réussi à pousser sur l'éboulis.

José, Al et Jérémie ont entamé la descente et sont bien visibles grâce aux combinaisons rouges. Leur taille diminuée par la distance ne fait qu'accentuer le gigantisme du Black Hole.



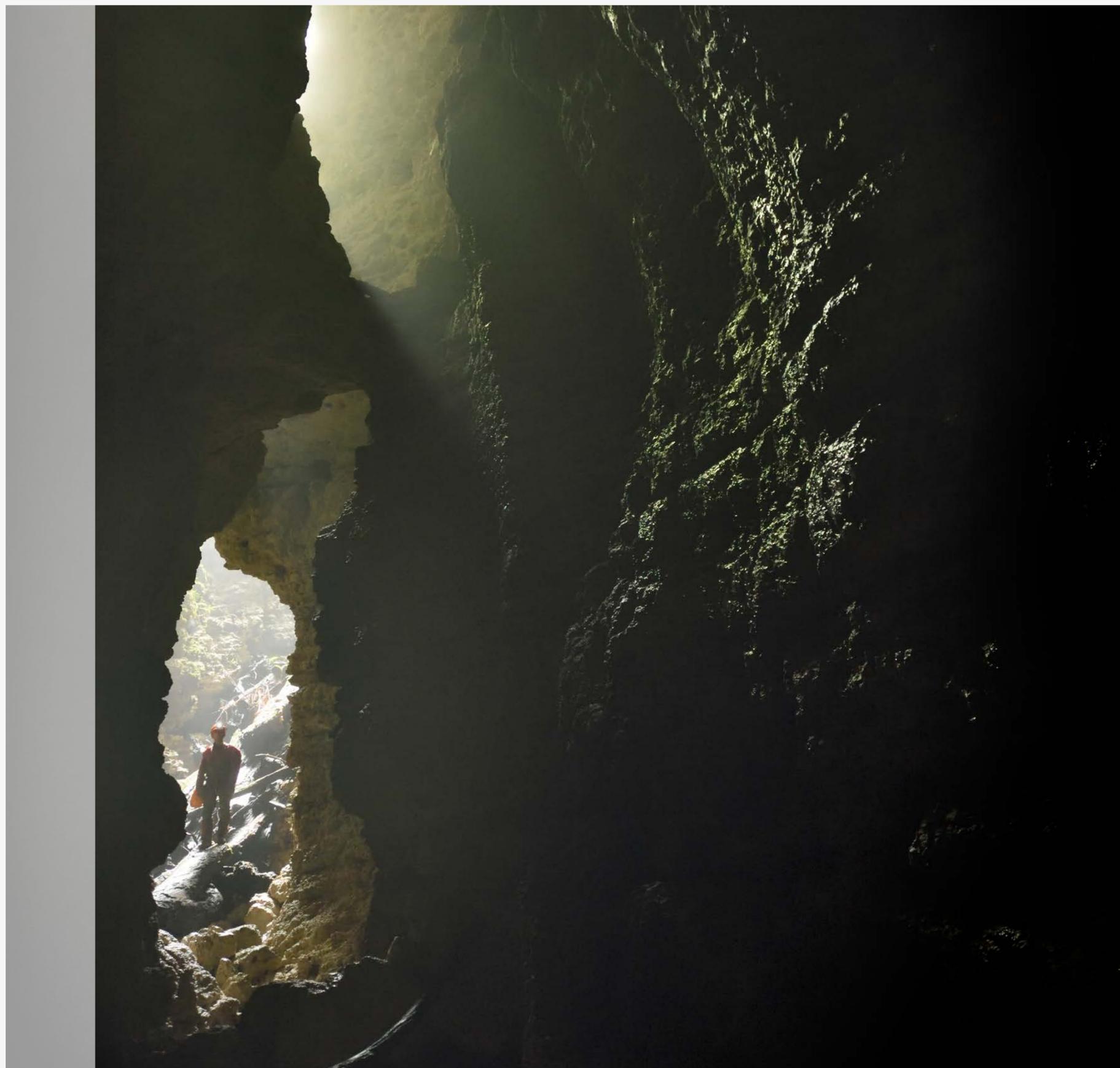
Le photographe me demande de me placer sur le début de la corde afin d'avoir un premier plan. Une fois les photos prises, je me laisse glisser vers la base de l'à-pic. Pas très rassuré par l'instabilité des parois, je parviens sans encombre sur l'éboulis. Il est constitué de gros blocs sur lesquels il est malcommode de marcher. Arbustes et bananiers sauvages ont colonisé cet instable pierrier en pente. Je suis les

traces de mes prédécesseurs et atteins le fond où ils se trouvent déjà. Nous sommes à 120 mètres de profondeur et pas de ruisseau comme nous l'avions supposé le jour de la découverte de l'abîme. En fait, une myriade de gouttes d'eau tombe des parois du gouffre et va s'éclater sur de grosses feuilles. Le bruit est tel, que d'en haut, on dirait le bruissement d'un ruisseau. Je pénètre dans l'alcôve qui nous avait fait espérer une suite, mais je constate que ce n'est qu'une vaste niche. Robbie nous rejoint puis nous attendons le crépuscule, car Robbie veut faire une photo vue du bas vers la gueule du gouffre, celle-ci découpant un rond de cercle coloré des lueurs du coucher du soleil, avec, en silhouette, José sur la corde provenant de la grande verticale. Des flashes éclaireront les pentes de l'éboulis et les lointaines parois opposées du gouffre. Nous espérons tous qu'il ne pleuve pas. Ce jour-là, la chance est avec nous et Robbie peut faire sa photo en plusieurs exemplaires ! La nuit tombant, nous déséquiperons le gouffre et retournons au camp.

## Chapitre 7

# Découverte majeure

---

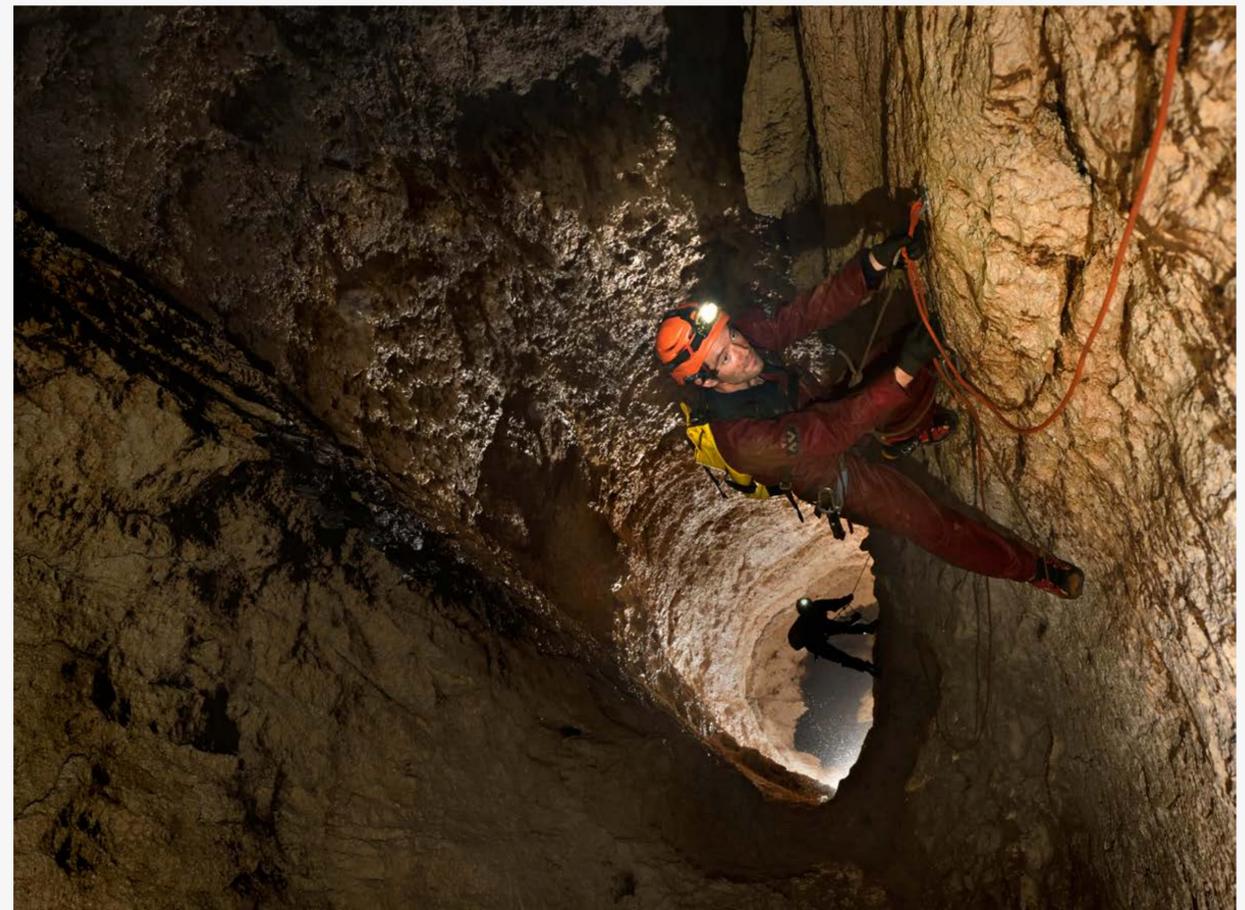


**P**arallèlement aux explorations du Black Hole, de nombreuses cavités ont été trouvées au cours de prospections. Le gouffre Christian Rigaldie, un gouffre trouvé par Jérôme, Guillaume et Clément va mobiliser nos forces dans les jours à venir. Dans ce gouffre initialement baptisé «Dooble», ils ont atteint 245 mètres de profondeur, au sommet d'un puits estimé à une trentaine de mètres. L'expédition aurait-elle trouvé son grand gouffre ? C'est ce que j'espère en prenant le chemin de la cavité ce mercredi 10 février.

Par chance, l'entrée ne se trouve qu'à dix-sept minutes de marche du camp. Avec moi, il y a Jérôme, infatigable, Jérémie, Guillaume et Robbie qui ne vient que pour voir la cavité d'un point de vue photographique. L'ouverture du gouffre est au fond d'une doline envahie de végétation. Elle n'est pas bien grande, aussi dois-je me faufiler entre deux parois instables. La suite est plus spacieuse ; c'est un méandre où nous progressons en opposition entre les parois. Le méandre est joli et la progression ai-

sée. « Pas mal, pas mal », pensé-je. « En tout cas, pas d'étroiture pour le moment ». Comme s'il avait deviné ma pensée, Jérôme me dit :

*- Il n'y a qu'une étroiture dans ce trou, au départ d'un petit puits.*



Après un beau puits de 23 mètres, le gouffre se prolonge par une série de petits puits, dont un qui est étroit. On frotte un peu, mais c'est tout. Rapidement

nous arrivons sur un vide plus important, le puits de 47 mètres. La verticale est fractionnée plusieurs fois. Clément qui l'a équipée s'est servi en plusieurs endroits des coulées de calcite orangée. À la base, un méandre moins sympathique débouche sur une galerie de 2 mètres de large par 4 à 5 mètres de haut.

Je continue avec Robbie. Le conduit que nous suivons est très beau, la voûte est souvent décorée de stalactites blanches. Plus en aval, un ruisseau fait son apparition et des vasques d'eau cristalline agrémentent le parcours. Plus nous avançons,

plus belle est la galerie. Robbie est ravi. Quelques courtes verticales sont franchies. Nous atteignons le puits qui a arrêté l'équipe précédente. J'équipe, mes premiers amarrages décalés par rapport au trajet de l'eau. Le puits est très esthétique. Je profite de la puissance de ma lampe pour éclairer le fond, à plus de 30 mètres de profondeur. Une belle vasque l'occupe. Ma première pensée est que si je dois équiper jusqu'au fond, il faudra décaler la succession d'amarrages afin d'éviter une puissante cascade en cas de crue. Les amarrages en tête de puits réalisés, je me déporte sur la paroi en rive droite. Avant de forer un trou, je teste le rocher avec



le marteau. Ça sonne creux ; cette mauvaise qualité du rocher est une caractéristique de la spéléologie dans les Nakanai. Le massif est composé de calcaire corallien, moins compact et dur que celui qui forme nos karsts. Quand j'ai un son plus clair, je sors le perforateur et fore un trou pour le goujon.

Parvenu à une quinzaine de mètres sous la tête de puits, je regarde vers le bas pour découvrir une lucarne. Elle est un peu décalée par rapport à mon axe de descente, mais pas de problème pour l'atteindre. J'installe un amarrage intermédiaire pour pouvoir y accéder plus facilement. Coup de chance, la lucarne mène vers l'aval en court-circuitant le fond du puits, et donc supprime les risques liés à une crue soudaine. Je dois installer un double amarrage pour prendre pied sur un sol chaotique. Je parcours quelques mètres et débouche sur un nouvel à-pic. À sa base, je retrouve le ruisseau. Je me faufile entre un énorme bloc rocheux et la paroi pour suivre le cours d'eau qui s'engouffre dans une petite faille. Celle-ci mène à une galerie de section ronde. Une

arrivée d'eau jaillit du plafond et je passe en vitesse pour ne pas trop me mouiller. Pour le moment je suis seul car mes trois coéquipiers font la topo. Les dimensions s'amplifient peu à peu et bientôt je foule le sol d'un haut et large méandre. Un petit lac barre la route et j'équipe pour éviter le bain. Je suis rejoint par mes trois collègues. Jérémie et moi faisons équipe en tête. La suite est superbe. Le méandre garde ses dimensions spacieuses, 4 à 5 mètres de large et 20 mètres de haut en moyenne. La progression est ponctuée par le passage de vasques d'eau souvent profondes. Pour éviter le bain, il faut alors passer en escalade sur les parois, et j'adore ce genre de progression souterraine. Plusieurs centaines de mètres sont ainsi parcourus, puis la section change. La galerie s'arrondit. Un affluent en rive gauche double le débit du ruisseau. Je continue la progression. A gauche, un départ de galerie fossile se présente. Je suis le cours d'eau mais parviens sur un lac profond. Le plafond s'est rapproché du plan d'eau. Je fais demi-tour et prends le fossile.



Une centaine de mètres plus loin, je retombe sur la rivière. Plus loin, la section de la galerie diminue, mais en rive droite, une coulée de calcite semble mener à une salle. Nous décidons de voir ça au retour et suivons l'actif qui peu après disparaît entre des blocs. Nous escaladons un éboulis pour parvenir dans une salle au plafond de laquelle débouche un gros puits remontant. Lorsque Jérôme et Guillaume arrivent, nous décidons de casser la croûte.

Après le frugal repas composé d'une boîte de thon pour deux, d'un paquet de crackers et de quelques fruits secs, Jérôme me remplace à l'équipement. Le grand méandre continue toujours aussi beau et spacieux mais la pente s'accroît. Plusieurs ressauts sont équipés. À la base du dernier ressaut, à une profondeur que nous estimons de 300 mètres, la cavité change complètement de morphologie. Nous quittons le cours d'eau pour pénétrer dans une galerie de section plutôt arrondie, au plafond concrétionné. Puis de nouveau un carrefour où

nous prenons le passage le plus évident. D'autres conduits plus petits partent à droite, à gauche. Nous sommes dans un véritable labyrinthe. Nous équipons une petite verticale. Encore un carrefour, et un autre puits. Au pied du quatrième à-pic depuis que nous avons quitté le ruisseau nous retrouvons un petit cours d'eau actif. Il s'engouffre dans une modeste galerie au plafond bas ; la pente étant nulle, un plan d'eau peu profond barre notre route. J'avance et j'ai la mauvaise surprise de m'enfoncer dans de la boue jusqu'à mi mollet. Je parcours ainsi une quinzaine de mètres. L'eau ruisselle de nouveau sur un sol propre. Un virage à droite, puis un autre à gauche. Vers l'aval inconnu, j'entends nettement le bruit d'une cascade. Mes coéquipiers ont entendu également le grondement caractéristique et c'est à grande vitesse que nous comblons les derniers mètres qui nous séparent d'un beau puits. Le ruisseau que nous suivons s'y précipite, mais, en face, un autre ruisseau, plus important fait de même. Le trajet du puits semble hélicoïdal et la présence de ces deux ruisseaux va compliquer son



équipement. De toute façon, nous n'avons plus de corde ; ce sera pour la prochaine équipe. Nous estimons la profondeur au bas du puits à 500 mètres, mais la topographie donnera - 450 mètres, et nous pensons tous que le ruisseau qui vient de l'autre côté du puits est en fait celui que nous avons perdu vers - 300 mètres. Nous vérifions cette hypothèse au retour. En effet, peu après le carrefour où nous perdons notre ruisseau, une galerie mène à une faille. Au sol de celle-ci, le torrent s'engouffre dans une fissure impénétrable, et vu la distance et l'orientation, c'est bien celui qui resurgit dans le puits encore inexploré.

Sur le chemin du retour, nous allons voir la salle entrevue à la descente. Là nous avons droit à une surprise. Si le gouffre est dans son ensemble bien concrétionné en plafond, cette salle nous offre le genre de paysage souterrain qui justifie la pratique le plus souvent incomprise des gens de notre activité. La salle s'accède par l'escalade d'une grosse coulée de calcite. Cette marche franchie, le sol est

recouvert de gours de couleur orangé qui retiennent une eau cristalline. Les parois sont décorées de stalactites de formes parfois étranges. Plus haut, c'est l'apothéose avec un pan rocheux où la calcite blanche donne l'impression qu'elle a jailli avec force puis s'est pétrifiée en de multiples stalactites aux multiples excroissances qui ne respectent pas la loi gravitationnelle. Nous restons un long moment à contempler ces merveilles puis nous dirigeons vers la surface et, malgré la fatigue, nous sommes aux anges ; le gouffre est magnifique et de plus il continue ! Quand nous ressortons après 12 heures sous terre, il fait nuit.

Au petit déjeuner, je propose de changer le nom du gouffre Dooble ; les découvreurs ont pensé à ce nom car nous jouons souvent au Tarot. Après avoir nommé une cavité explorée jusqu'à -80 mètres du nom de ce jeu, ils ont pensé donner le nom d'un autre jeu de carte, Dooble, à la cavité suivante. Je propose d'honorer la mémoire de Christian Rigaldie en baptisant de son nom le gouffre. J'avais fait la connais-

sance de Christian en 1980, lors de la première expédition nationale en Nouvelle-Bretagne, sur le massif des Nakanai. Nous avons exploré des mégadolines devenues célèbres ; c'est aussi la première fois que nous affrontions des rivières à fort débit. Nous nous étions revus en 1985, pour la deuxième expédition nationale, toujours sur le même massif. Après l'exploration de la mégadoline de Minyé, nous avons trouvé le gouffre Muruk et atteint la profondeur record à l'époque en Papouasie, de 637 mètres. Christian n'était plus retourné en Papouasie Nouvelle-Guinée, ses occupations professionnelles devenant de plus en plus contraignantes, mais à travers les Bourses Expés, il a contribué à la réalisation de nombreux projets d'expéditions spéléologiques, mais aussi d'alpinisme. Il avait souvent confié qu'il aimerait bien repartir chez les Papous mais hélas, la maladie devait l'emporter en 2015, à l'âge de 64 ans. Quoi de mieux que d'associer le nom de ce spéléologue passionné à une cavité remarquable de ces montagnes et de cette île qu'il a aimées ? Toute l'équipe se rallie à ma proposition.

## Chapitre 8

# Vers les profondeurs

---



**C**omme le gouffre Christian Rigaldie semble être LE trou de l'expédition, nous y retournons trois jours plus tard. Dans l'équipe il y a cette fois-ci Jabier, Guillaume, Al et moi. Jabier doit équiper, assisté de Guillaume. Al et moi faisons la topographie et nous devons rattraper le retard des relevés aussi commençons-nous notre tâche vers - 300 mètres. Nous arrivons au puits qui nous avait arrêtés. Comme je le pensais, l'équipement a dû donner du fil à retordre à Jabier. Le puits tourne sur lui-même et pour éviter de se prendre trop d'eau sur la tête, Jabier a dû penduler à plusieurs reprises. Néanmoins, j'atteins la base du puits sous une pluie fine. Le puits donne sur une petite salle et j'y retrouve Guillaume.

- *Alors ?*

- *Ça continue mais ça devient plus petit.*

Deux départs se présentent et je me faufile dans celui de gauche, qui retombe un peu plus loin sur l'actif. Le ruisseau coule effectivement dans une galerie de

plus petites dimensions, de 3 mètres de diamètre en moyenne. Le conduit est dépourvu de concrétionnement. Pendant la saison des pluies, il doit se noyer complètement, ce qui explique en partie l'absence de concrétions. « Il ne ferait pas bon de se trouver là en cas de crue subite », pensé-je, et, comme pour me donner raison, un passage bas doit être franchi presque en rampant. La section en pente douce s'achève sur un puits avec bien sûr l'eau comme compagnie si nous devons passer par là. Heureusement, un puits parallèle fossile nous évite de prendre la cascade sur la tête. Jabier a équipé cette voie. Une vingtaine de mètres plus bas, nous le rejoignons. Pour continuer vers les profondeurs il semble qu'il faille s'engager dans la suite du puits actif. J'essaye un passage horizontal fossile où je bute sur une étroiture due à un gros bloc rocheux. Au-delà, le conduit s'élargit et un trou dans le sol débouche sur l'aval, mais l'étroiture est trop pénible à passer, aussi suivons-nous Jabier qui s'est déjà engagé dans le puits arrosé. Parvenus au bas du puits, nous nous engageons dans un passage fos-

sile descendant. Je suis en tête car les autres font une pause. Je parviens à un élargissement conséquent mais il me faut descendre en escalade un plan incliné. Je redouble d'attention afin de ne pas chuter. Au bas de la désescalade je prends pied sur un gros palier encombré de rocs, et je constate avec joie que les dimensions s'amplifient. En revanche la verticale suivante nécessite une corde. Une demi-heure plus tard, l'à-pic est équipé. La salle qui forme la base du puits donne sur une galerie de petites dimensions. De nouveau, le gouffre s'enfonce en pente douce. Jabier et Guillaume nous distancent puisque Al et moi prenons les relevés topographiques. Le ruisseau suit son cours souterrain en une succession de cascadelles et vasques. Nous rejoignons Guillaume qui attend sur une vire. Jabier est plus bas, en train d'équiper un ressaut et de là où nous sommes cela n'a pas l'air évident. Je rejoins Jabier au bas d'un petit puits. Apparemment il a descendu le ressaut suivant et il remonte. Son expression reflète la capitulation. Grâce à quelques mots d'espagnol et d'anglais, j'arrive à comprendre

qu'au bas du ressaut la suite est problématique. C'est étroit et l'eau s'y engouffre, ce qui en fait un passage dangereux. Jabier remet la corde, notre dernière, et je descends jusqu'au palier suivant, là où il s'est arrêté. L'eau ruisselle de partout et je suis vite trempé. Je me penche pour voir la suite. Le puits suivant doit mesurer un peu moins de 10 mètres et, au fond, l'eau s'engouffre dans un passage effectivement étroit. Mais on ne peut distinguer la suite car ce passage revient sous nous. Je réalise que dans ces conditions, il est sage d'arrêter les explorations ; la série de petits puits que nous venons de descendre est très arrosée, ce qui la rend dangereuse en cas de crue, sans parler de la suite qui est étroite.

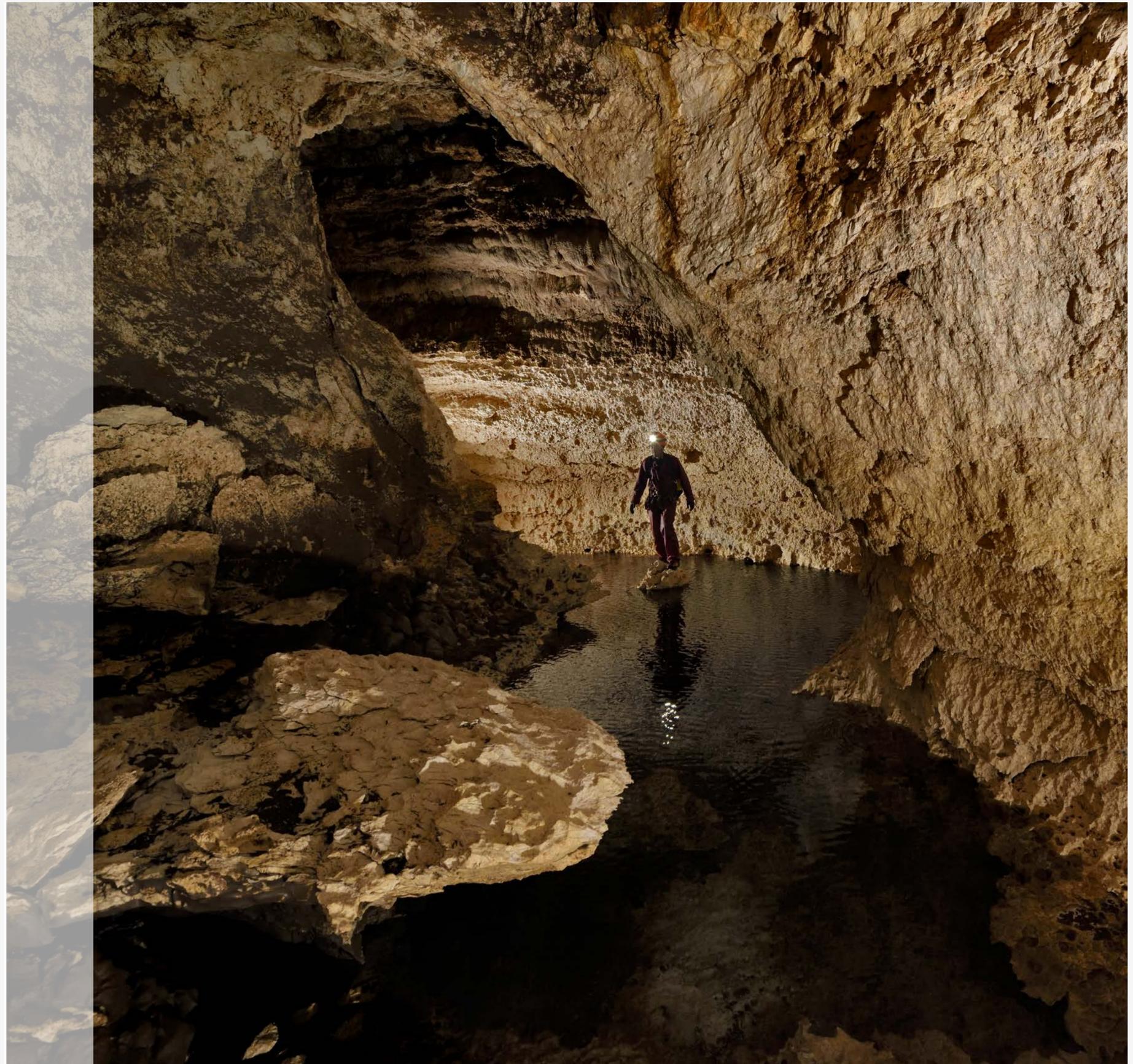
Nous remontons. Guillaume qui ne nous a pas suivis s'est engagé dans une petite galerie fossile descendante et nous dit qu'il s'est arrêté sur un puits. Je vais voir pour effectivement constater que le puits doit bien mesurer une vingtaine de mètres et qu'en plus les dimensions augmentent. Sacré trou,

pensé-je, ces conduits fossiles tombent à pic pour nous permettre de continuer vers les profondeurs. Quand je rejoins les autres j'annonce que la suite est par le fossile et qu'il nous faut donc revenir. Une rapide estimation avec nos montre-altimètres et les données de topographie qu'Al peut nous fournir nous donnent une profondeur comprise entre 600 et 650 mètres ! Nous sommes tous aux anges. Le gouffre Christian Rigaldie tient ses promesses et est en passe de devenir l'une des plus profondes cavités des Nakanai !

Nous prenons le chemin de la sortie. J'arrive au puits arrosé. Le premier fractionnement est à une dizaine de mètres plus haut. J'engage la corde dans le bloqueur de poing, puis dans le Croll. Je ravale le mou, commence à monter quand une secousse me fait regarder prudemment vers le haut. Avec effroi, je découvre que la corde a délogé une grosse écaille qui inexorablement s'incline, se détache et dévale vers moi. Au même moment je pendule vers la paroi pour me retrouver sur la trajectoire de la

lame rocheuse. Je suis sûr que le choc est inévitable et dans une réaction dérisoire de protection, je serre les bras et rentre la tête dans la crainte du choc. Par chance, l'écaille a dû rebondir sur la paroi car elle m'évite de justesse. Je finis l'ascension du puits dans la crainte d'une autre chute de blocs rocheux. Ce puits est dangereux, pensé-je, regrettant de n'avoir pu utiliser le passage avec l'étréture. La suite de la progression se passe heureusement sans autre incident. Nous avons tous à l'esprit qu'un accident sous terre serait la pire des choses qui puisse arriver. Il ne faudrait compter que sur nous pour sortir un blessé, et nous sommes une petite équipe. Vers - 150 mètres, je vois une feuille de carnet topo posé sur un bloc rocheux. C'est un mot laissé par Jérôme et qui annonce la jonction d'un nouveau gouffre avec le Christian Rigaldie, qui a ainsi deux entrées.

Chapitre 9



**- 714 mètres**

---

**L**e lendemain, Robbie, assisté de Clément, Jérémie et José, réalise une grosse séance photo dans le gouffre Christian Rigaldie. Nous sommes déjà le 14 février. Robbie nous quitte dans deux jours et nous avons prévu le déménagement du camp le 23 février. Le gouffre Christian Rigaldie continue, mais les conduits du fond sont de plus en plus étroits et arrosés. D'autres cavités ont été découvertes et elles aussi continuent. Nous sommes presque à cours de corde, aussi faut-il opérer des choix. Déjà, Robbie aura la charge de faire monter plus de matériel stocké à Tolet. Un gouffre a déjà été déséquipé pour récupérer les précieuses cordes. Nous décidons une descente dans le gouffre Christian Rigaldie et si nous ne trouvons pas de collecteur, alors nous le déséquiperons. Puis nous irons explorer Wild Frank et les cavités nouvellement découvertes.

Lundi 15 février : Jérôme et José sont partis devant. Al et moi topographions. Comme j'ai une corde dans le sac que je porte, je m'engouffre dans la

galerie fossile en laissant Al finir la topographie. Je descends le puits entrevu il y a deux jours, puis désescalade des petits ressauts. Les parois sont assez instables et plusieurs prises lâchent. Je rejoins Jérôme au sommet d'un puits arrosé au même moment où José en sort. Dans la foulée, il remonte la corde.

- *Le trou est fini ?*

- *Pas vraiment, me répond José. J'ai descendu plusieurs petits puits très arrosés. Ils sont reliés par des galeries de petites dimensions. Je me suis arrêté au sommet d'un ressaut d'une dizaine de mètres. A sa base, l'eau s'engouffre dans un conduit de un mètre par un mètre. En tout, je suis descendu de 70 mètres. Comme on l'a dit au camp, vu les conditions, il vaut mieux arrêter les explorations.*

Al nous rejoint. Ensemble, nous faisons une estimation de la profondeur. Nous sommes sûrs d'avoir dépassé 650 mètres de profondeur et même d'ap-

procher celle des 700 mètres, mais il manque encore une grande section du gouffre non topographié. Nous le faisons sur le chemin du retour, tout en transportant chacun un sac de matériel de déséquipement.

Les calculs topographiques sont faits dès le lendemain, et donnent 714 mètres de profondeur au gouffre Christian Rigaldie. Il devient la deuxième plus profonde cavité de la Papouasie Nouvelle-Guinée, derrière le réseau du Casoar (Muruk).

Pendant que nous étions au gouffre Wild Frank, Jérôme, Guillaume et Clément ont trouvé un gouffre qu'ils ont baptisé Surprise, car ils en cherchaient un autre. La même équipe renforcée par José y retourne et fait la jonction avec le gouffre Christian Rigaldie qui possède désormais trois entrées. L'expédition entre dans ces derniers jours et nous essayons de réaliser le plus d'explorations possibles. Je retourne avec Clément et Guillaume à un gouffre découvert par Clément. Jacob le baptise Tontonpalona. Il est relié au gouffre Christian Rigaldie auquel s'ajoute donc une quatrième entrée.





Chapitre 10



**Back Home**

---

**C**e mardi 23 février, les porteurs commencent à arriver dès le début de l'après-midi. Nous rangeons tout le matériel qui doit être descendu et donnons le reste à nos amis papous. Le lendemain nous quittons avec regret le camp. Tout s'enchaîne dès lors rapidement. Nous avons prévu une journée d'arrêt à Tolél pour récupérer le matériel qui y est stocké et les Papous en profitent pour organiser une fête d'adieu. Tous ceux qui ont gravité autour de notre équipe expriment le souhait de nous voir revenir. Puis nous rallions Palmalmal où nous restons une journée entière. Lavage, séchage et rangement du matériel occupent cette journée. Les bateaux du centre de plongée Kabaira accostent le soir du 27 février.

Le voyage du retour, que nous envisagions comme une promenade de 7 à 8 heures, ne se passe pas comme prévu. A Wide Bay, nous commençons à affronter des vagues mais c'est surtout pendant la remontée de la côte qui forme le rivage est du bras de mer situé entre la Nouvelle-Bretagne et la

Nouvelle-Irlande que les choses se compliquent. Le vent s'est renforcé avec pour conséquence une mer très agitée. Nous devons faire une halte de quelques heures au terme de laquelle Lloyd décide de continuer. Ce n'est pas la bonne décision car la mer ne s'assagit pas aussi devons-nous nous arrêter en fin d'après-midi au village de Kambubu. Nous ne quitterons pas ce village par la mer mais par la piste. Finalement, nous arrivons à destination à 0 h 40, soit 20 heures après avoir quitté Palmalmal.

Le retour à Kokopo marque la fin de l'expédition Black Hole, le moment aussi de faire le bilan. En quatre semaines passées sur le massif, nous avons explorés près de 9 kilomètres de galeries dont 6,565 kilomètres topographiés. Le fleuron de nos découvertes est sans conteste le réseau Christian Rigaldie qui avec 714 mètres de profondeur prend la deuxième place des gouffres les plus profonds de la Papouasie Nouvelle-Guinée. Grâce à nos découvertes nous sommes capables d'expliquer partiellement la destination de l'eau qui disparaît sous terre

dans ce bout de karst. Le réseau Christian Rigaldie se développe vers le sud- sud-est, c'est-à-dire vers les gorges de la Wunung. L'altitude du fond que nous avons atteint est à environ 246 mètres. Il n'y a donc aucune possibilité que son cours d'eau ressorte à l'émergence de Wara Kalap, située à l'est et à près de 12 kilomètres de distance. Le ruisseau du réseau Christian Rigaldie passe donc sous le canyon de la Wunung et alimente l'émergence du même nom. La découverte dans le lit de la Wunung d'une petite cavité qui descend d'une dizaine de mètres pour se terminer sur un siphon corrobore cette hypothèse. Il y a un niveau noyé sous la partie terminale des gorges de la Wunung. Le gouffre Wild Frank a une direction globale sud mais, vers le fond, la cavité s'oriente peu à peu vers l'ouest. Il en est de même pour le gouffre de l'Arche. C'est deux cavités sont situées non loin du Black Hole. Il est difficile de déterminer la direction du drainage souterrain mais il est probable que le point de sortie des eaux soit l'émergence de la Wunung. En revanche, pour le gouffre Wild Dog, il est possible que

le drainage se fasse vers l'ouest, donc vers Wara Kalap. Il en serait de même pour les cavités non encore découvertes situées plus au nord. Mais pour cela, une nouvelle expédition s'impose. Déjà, nous sommes nombreux dans l'équipe à vouloir revenir. Rendez-vous en 2018 ?

Jean-Paul SOUNIER



## L'équipe Black Hole

---



Jean-Paul Sounier a été l'instigateur et le chef d'expédition de l'expédition Black Hole. Il est le spécialiste de la spéléologie en Papouasie Nouvelle-Guinée puisqu'il a à son actif 13 expéditions sur cet archipel dont celles qui ont permis l'exploration du premier gouffre à dépasser la profondeur de 1000 mètres dans l'Hémisphère Sud. Ses explorations l'ont mené aux quatre coins de la planète.



Robbie Shone est photographe et reporter souterrain, amateur de prises de vues en expédition. Ses premières photographies souterraines ont illustré des cavités d'Angleterre, puis les cavités explorées pendant l'expédition anglaise de 2006 en Papouasie Nouvelle-Guinée. Depuis, son ascension a été fulgurante avec la couverture photographique de nombreuses expéditions ou gouffres célèbres un peu partout sur la planète.



Jérôme Jouret traque le moindre trou de son département de résidence, l'Ardèche. C'est un spécialiste de la désobstruction souterraine, mais aussi du secours souterrain. Il était membre de l'expédition 2014 en Nouvelle-Bretagne et comme il a tout particulièrement apprécié la spéléo en Papouasie, il a décidé de participer à l'expédition Black Hole.



Clément Flouret est un guide de haute-montagne et son adhésion à la spéléo est récente. Réaliser sa première expédition spéléologique sur un massif mythique à l'autre bout de la terre est ce qui l'a principalement motivé, mais aussi le voyage et la rencontre d'autres cultures puisqu'il voyage beaucoup pour sa profession.



Guillaume Delorme a découvert l'exploration souterraine peu avant de participer à l'expédition Black Hole. C'est Jérôme qui au cours d'une visite de grotte l'a mis au courant du projet en Papouasie Nouvelle-Guinée. Hélas, Guillaume nous a quitté en 2016.



Jérémie Faurax est médecin : profession très recherchée par les organisateurs d'expéditions alpines ou spéléos. En poste en Nouvelle-Calédonie, il s'est dit que participer à un projet en Papouasie Nouvelle-Guinée, pays proche de son lieu de travail, était un rêve à réaliser. Il a d'abord proposé sa candidature sur un autre projet, mais les dates ne lui convenant pas, il s'est retrouvé médecin de l'expédition Black Hole.



José Gambino Loureiro pratique sa passion principalement dans les nombreux karsts d'Espagne et en particulier ceux du pays basque. Les gouffres froids et profonds sont sa spécialité. Il a participé à Vuvu 2010, la quatrième expédition plongée-spéléo sur les montagnes des Nakanai, aussi y revenir restait une de ses priorités.



Jabier Garcia est le compagnon de « cordée souterraine » de José Gambino Loureiro. Il faisait également partie de l'équipe de Vuvu 2010. Aussi, une nouvelle aventure souterraine papoue était-elle une de ses priorités d'expéditions à l'étranger.



Al Warild est une légende dans la communauté spéléo. Son palmarès souterrain est impressionnant. Il a participé à plusieurs expéditions en Papouasie Nouvelle-Guinée dont trois en Nouvelle-Bretagne. Alléché par les objectifs de l'expédition Black Hole, il n'a pas hésité longtemps avant de confirmer sa participation.

Cette expédition a été soutenue par l'entreprise Petzl  
et cet ebook réalisé par son studio graphique.